

Retour à la Warner Bros

Jour 1

« C'est à Los Angeles que tout a commencé », ai-je écrit il y a cinq ans, en ouverture de mon premier roman. C'est qu'alors je prétendais avoir fait le tour de la ville, écumé ses ruelles, battu ses boulevards, ses banlieues, pénétré ses buildings, croqué ses habitants (les hauts en couleurs, les tout à fait noircis). J'exagérais : non seulement je ne m'étais pas donné la peine d'aller partout, cela était naturellement impossible, mais en plus j'avais été refusé en de nombreux endroits – Warner Bros y compris. Je m'étais pourtant approché, avait parlementé, m'étais coltiné avec les gardes... Oh, on m'avait bien proposé de payer un forfait ! De m'écraser dans une navette avec d'autres touristes, où un guide aussi allègre que nasillard me postillonnerait des infos en rafale en trois langues à la fois. Mais ce n'était pas une visite telle que je l'entendais. Je réclamais les profondeurs, les dédales ; on ne m'offrait que la surface. Il y a cinq ans, j'avais fini par me résoudre: j'avais mis la marche arrière et reculé le long de Hollywood Drive, dépité, tandis que les gardes de la Porte 4 souriaient en coin.

Aujourd'hui, les choses ont changé. Retour à Burbank. Je ne suis plus conducteur, mais passager. Il est 11h15, le soleil brûle le capot de la Jeep noire – et nous nous engouffrons dans le bastion de la Warner. Les passeports ont été vérifiés. Le coffre dûment inspecté. Sur nos laissez-passer figure notre destination : *Eastwood Scoring Stage*. Réputé pour son acoustique, prisé par les compositeurs du milieu cinématographique (Christophe Beck, Junkie XL, Michael Giacchino), récemment sauvé de la destruction par Clint Eastwood – et donc, rebaptisé pour l'occasion – le studio est légendaire. Nous avançons lentement, contournons le fameux château d'eau, carte de visite de la firme. Nous sommes bloqués une première fois: une douzaine de techniciens s'activent à l'arrière d'un camion, déchargent amplis, perches, caméras, décors. Cinq minutes. Nous repartons. Mais un garde nous prie bientôt de faire un détour : au milieu de la route, une équipe de tournage est à pied d'œuvre. De quelle production s'agit-il ? Nous n'en saurons pas plus. Le chauffeur se gare à l'arrière du studio et nous sortons : Didier Mouron, Don Harper et moi-même.

Nous entrons dans le studio. Les cinq Totms se dressent au milieu de la pièce ; nus, sans éclairage, sans tableaux. L'heure n'est pas encore au spectacle. Trois techniciens devisent autour du dernier support tandis que l'équipe de la réalisation travaille déjà, au milieu d'une incroyable profusion de câbles, d'enrouleurs, de matériel électronique. L'un d'eux se tourne vers nous : Randy Petersen, le réalisateur. Poignées de main, congratulations : l'homme est enthousiaste et ne manque pas de nous le faire savoir. « Vous êtes déjà venus à la Warner ? » demande-t-il. Réponse négative de ma part. « Eh bien, nous allons faire en sorte que vos débuts soient mémorables ! » C'est dit. Son assistant amène des bouteilles d'eau. Don exprime quelques inquiétudes liées à son domaine : la distance entre les Totms a-t-elle été respectée ? Les musiciens auront-ils suffisamment d'espace ? Les lutrins n'empiètent-ils pas sur le champ de vision des spectateurs ? Quant à Didier, ravi, l'œil légèrement humide, il déambule dans le studio, investit les lieux, fait – dirait-on – « le tour du propriétaire ». « C'est gigantesque » me glisse-t-il, alors que l'assistant de Randy vient le chercher : « On vous demande au maquillage. »

Le voyant de la caméra passe au rouge, tout comme l'ampoule au-dessus de la porte (le message est clair : personne ne doit entrer). Didier Mouron, maquillé pour la circonstance, concentré, presque tendu, est assis en face du réalisateur : « Nous allons commencer, M.

Mouron. » Les questions – que l'on me demande de traduire, afin d'être sûr que Didier les comprenne parfaitement – s'enchaînent. « Est-il vrai que vous n'avez pas suivi d'école d'art ? », « Votre première exposition américaine, en 1985, avait lieu au sommet de la *Trump Tower*. Comment vous sentez-vous, ici, à la Warner Bros ? », « Vous parlez du monde du rêve... Avez-vous été contacté par des psychanalystes, parapsychologues et autres spécialistes de l'esprit ? ». L'artiste, au fil des questions, se détend, jusqu'à être parfaitement à l'aise : la voix se pose, le débit se régularise, le propos gagne en profondeur, ici, de l'humour, là, une anecdote. « Eh bien, il n'y aura pas grand-chose à couper » lance joyeusement Randy à la fin de l'entretien, avant de laisser entrer Don Harper – soumis au même exercice.

Jour II

Entrée numéro 4 : mêmes gardiens, même jeu. Passeports. Coffre. « Circulez ! ». Nous accédons aux studios par la porte principale. « Les musiciens vont arriver » nous annonce Don, tandis que j'observe, du coin de l'œil, les techniciens qui – gantés de noir – manipulent les tableaux. L'équipe de l'éclairage a terminé son travail et un jeu d'ampoules bleues et jaunes magnifie le lieu – ajoute un peu plus de mystère. Cinq caméras sont allumées et filment les allées et venues des techniciens. « Je peux déjà vous dire que nous avons de belles images, beaucoup de belles images » se réjouit Randy, que nous croisons en régie. En attendant, nous n'avons plus grand-chose à faire ici et, peur de gêner les musiciens, je propose à Didier d'explorer les environs.

Nous nous retrouvons dehors, laissés à nous-mêmes dans la Warner Bros, libres de déambuler où bon nous semble – et il nous semble d'abord bon d'aller manger ! Dans un restaurant-café prévu pour les collaborateurs et invités de la firme, nous jetons notre dévolu, moi sur un burrito aux crevettes, Didier sur un plus traditionnel « cheeseburger » du chef, et mangeons en observant autour de nous : des cameramen, des figurants, des acteurs, des musiciens, des responsables de la Warner et deux gardes de sécurité – plus détendus, plus rassurants lorsqu'ils engloutissent leurs frites recouvertes de ketchup. Toute la fourmilière réunie, en repos ; et chacun se salue, se sourit, heureux de s'accorder une pause, à l'ombre des arbres, dans l'agréable chaleur d'octobre. Nous en profitons pour pousser du côté de la « zone touristique », où des petits bus emmènent les visiteurs, leur permettant de voir les vrais et faux bâtiments servant de décor, le traditionnel château d'eau, le faux restaurant, et les cents autres mirages à la base du cinéma, cet art pourtant si réel – avec ses ferveurs d'un instant, ses larmes ravalées, ses grèves de scénaristes, ses dizaines de milliers d'employés.

L'*Eastwood Scoring Studio* est plongé dans la pénombre. « Le public ne va pas tarder à entrer » prévient Randy, tandis que Didier et moi, depuis la salle de mixage, lorgnons les musiciens : pianistes, guitaristes, harpistes, flûtistes, percussionnistes et autres joueurs de viole – tous concentrés, le visage faiblement éclairé par la lampe du lutrin. La tension est palpable. Quelques gouttes de Ruinart ne suffisent pas à la diluer. Même parmi l'équipe de réalisation, pourtant rompue aux performances publiques, se devine un léger stress : l'un fait claquer ses jointures, l'autre joue avec son téléphone portable. La collaboration entre Didier Mouron et Don Harper ne ressemble à rien de connu ; à l'impatience se mêle forcément de l'effroi. Finalement, la porte s'ouvre. Une silhouette, une deuxième, troisième ; dix, vingt, trente, plus de quarante personnes – dans un silence absolu – pénètrent dans le studio, chement, parviennent à l'intérieur du cercle que forment les

Totms. Un frémissement. Les cordes de la harpe vibrent. Quelques notes. Le public converge vers un premier tableau. Un violon. Un deuxième tableau. Les percussions. Passé les premiers moments d'étonnement, de stupeur, d'émotion, les portables se dégainent et les photos fusent, les vidéos – dérogeant aux règles strictes de la Warner. L'émotion marque les visages : de vastes sourires, des bouches à demi ouvertes, quelques larmes. Le public répond avec ferveur à l'appel virtuose des musiciens. Ils déambulent d'un tableau à l'autre ; les contemplent, s'y absorbent. Je parle aussi pour Randy. Pour Didier. Pour Don qui, le visage strié par deux larmes brillantes, me chuchote quelque chose à l'oreille – que je ne comprends pas. Le cinquième ensemble termine sa partition... Est-ce fini ? La question est inscrite en capitales sur toutes les prunelles. La réponse ne tarde pas à arriver, lorsque tous les musiciens entament ensemble un *finale* vertigineux, endiablé. Tandis que, dans le public, on ferme les yeux, on s'approche d'un tableau, d'un musicien, on fait une dernière photo. Puis les lumières s'allument. Brutalement. On sort du rêve. Etourdie, titubante, l'assistance gagne lentement la sortie, le buffet – non sans un regard en arrière. Les artistes et moi-même fermons la marche. Il faut les abords maintenant familiers du studio – et le soleil, et les palmiers, et les bâtiments beiges de la Warner – pour nous assurer que ce que nous avons vécu est bien réel. Tout a passé si vite. Si fort. « Vous m'avez fait passer deux heures délicieuses » dira une spectatrice à Don Harper, forcé de lui répondre que la performance n'a duré que vingt minutes...

Quentin Mouron

Ecrivain, auteur de trois livres, il collabore régulièrement avec plusieurs journaux romands.